

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED

REDACTEUR: 233 rue de Chartres, N. O. Louisiane

Publié le Vendredi à New Orleans

OFFICE DES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC.

Le Gouvernement

EN FAVEUR DE LA REVISION.

Le mouvement en faveur de la révision du tarif douanier s'accroît, et il n'est plus guère douteux que cette grosse question ne forme une des principales bases des programmes des deux grands partis politiques qui se partageront l'Union Américaine dans la prochaine campagne présidentielle.

En ce qui concerne les démocrates, ils peuvent voir dans l'agitation qui se manifeste au sujet de la révision le triomphe d'un principe qui leur est cher et pour lequel ils n'ont pas un seul instant cessé de lutter.

Déjà les chefs républicains, le président Roosevelt en tête, voient le danger que fait courir à leur parti le retard qu'ils ont apporté à la commission de la révision au Congrès, et ils font aujourd'hui des efforts inouïs pour donner le change aux électeurs.

Le divorce de l'ex-archiduc Léopold, devenu M. Léopold Woelfling, appelle l'attention sur l'étrange colonie de végétariens dont Mme Woelfling est devenue l'une des adeptes les plus ardentes. Nous voulons parler de la communauté qui s'est établie, il y a quelques années déjà, à proximité de Locarno, sur une petite colline qui porte un nom symbolique: la Vérité.

Le régime, comme bien on pense, est absolument végétarien. En soi, cette règle, raisonnablement appliquée, n'aurait rien d'excessif. Ce qui la rend bizarre et ridicule, ce sont les allures que prennent volontairement les anachorètes du mont Vérité.

Les végétariens de Locarno sont de plus en plus un objet de curiosité. Au début, la police avait essayé d'intervenir; certaines licences semblaient justifier un acte des pouvoirs publics; mais on a fini par les laisser vivre à leur guise.

ceptionnelle est celle de l'Association nationale des manufacturiers. Les membres de cette association ont cependant profité largement du tarif protectionniste de Dingley, si onéreux pour la population, et il faut qu'ils comprennent que la poussée sera irrésistible pour qu'ils se prononcent ainsi d'avance.

Il ne l'ont pas fait sans débats, et la révision a encore parmi eux de nombreux adversaires, mais des trois mille membres que compte l'Association, 55 pour cent se sont prononcés en faveur d'une révision immédiate, tandis que les autres se divisent en 20 pour cent pour la neutralité et 80 pour cent pour le renvoi du projet à une date ultérieure; le reste, 17 pour cent est resté indifférent.

D'autres adhésions viendront avant longtemps, et le triomphe de l'idée démocratique est certain.

UNE ETRANGE COLONIE.

Berne, 13 mai.

Le divorce de l'ex-archiduc Léopold, devenu M. Léopold Woelfling, appelle l'attention sur l'étrange colonie de végétariens dont Mme Woelfling est devenue l'une des adeptes les plus ardentes. Nous voulons parler de la communauté qui s'est établie, il y a quelques années déjà, à proximité de Locarno, sur une petite colline qui porte un nom symbolique: la Vérité.

Le régime, comme bien on pense, est absolument végétarien. En soi, cette règle, raisonnablement appliquée, n'aurait rien d'excessif. Ce qui la rend bizarre et ridicule, ce sont les allures que prennent volontairement les anachorètes du mont Vérité.

Les végétariens de Locarno sont de plus en plus un objet de curiosité. Au début, la police avait essayé d'intervenir; certaines licences semblaient justifier un acte des pouvoirs publics; mais on a fini par les laisser vivre à leur guise.

Le régime, comme bien on pense, est absolument végétarien. En soi, cette règle, raisonnablement appliquée, n'aurait rien d'excessif. Ce qui la rend bizarre et ridicule, ce sont les allures que prennent volontairement les anachorètes du mont Vérité.

Parmi ces hommes et ces femmes il y a de véritables fanatiques pour qui tout aliment cuit est condamnable. Ils se contentent de manger des fruits et des graines.



Les noces d'or du roi Oscar.

Le roi Oscar et la reine Sophie de Suède célébreront leurs noces d'or le 6 juin prochain. Le roi reprendra avant cette date la direction du gouvernement qu'il avait laissé à son fils, en raison de son état de santé.

Le peuple suédois, comme hommage à son souverain, prépare une grande souscription publique dont le produit permettra à un plus grand nombre de malades pauvres d'être admis dans les sanatoria pour tuberculeux fondés il y a dix ans, à l'occasion du 25e anniversaire de l'avènement au trône du roi Oscar, avec des fonds recueillis également par souscription publique.

Les débuts du printemps.

Le printemps commence, pour les astronomes, le 21 mars; mais les astronomes ont les yeux levés vers les astres. Pour le commun des mortels, qui tourne les yeux vers la terre, le printemps commence quand le temps étant adouci, les arbres commencent à verdoyer et à fleurir.

Le printemps commence, pour les astronomes, le 21 mars; mais les astronomes ont les yeux levés vers les astres. Pour le commun des mortels, qui tourne les yeux vers la terre, le printemps commence quand le temps étant adouci, les arbres commencent à verdoyer et à fleurir.

Le printemps commence, pour les astronomes, le 21 mars; mais les astronomes ont les yeux levés vers les astres. Pour le commun des mortels, qui tourne les yeux vers la terre, le printemps commence quand le temps étant adouci, les arbres commencent à verdoyer et à fleurir.

Une apologie de l'ascétisme.

Elle vient de Pologne. Trouverait-elle accueil en France, où les anacrétes de tout ordre sont en si médiocre honneur? Pourtant les baveurs d'eau se multiplient dans ce dernier pays; les végétariens aussi. Tel médecin en renom prescrit à ses clients de vivre d'herbes et de racines. Ils obéissent. Une intention morale même se cache à leur abstinence. Peut-être le psychologue William James la leur soufflera-t-il?

Dans un discours il a défini quelques moyens d'élever notre "niveau d'énergie". En nous, la plupart du temps, une partie de nos pouvoirs moraux et physiques sommeille, inemployée, parce qu'ignorée. James nous en avertit, et nous enseigne à surmonter, en une "seconde haleine" ("second wind"), l'"obstacle fatigant" qui met à nos efforts courtois une fausse limite.

Or, parmi les "dynamogènes" qu'il nous recommande, l'un des premiers est l'ascétisme. Commencer par des privations faciles, puis, jour par jour, s'entraîner à de plus malaisées, peu de méthodes valent celle-là pour hausser nos "plans" d'énergie. Quelqu'un vient de l'éprouver que M. James ne nomme pas, mais que nous croyons connaître. Son exemple illustre la théorie, et même l'examine avec éclat.

C'est un philosophe polonais que tourmentait un système nerveux instable, et qui vivait dans "un processus circulaire de décharge alternée avec une véritable surexcitation". Les plus fameux spécialistes d'Europe avaient échoué à le guérir. Il voulut essayer d'une thérapie morale. Il choisit la Yoga, discipline expérimentée depuis des siècles, aux Indes, par les aspirants à la perfection. Il se fit le disciple de Vivekananda, dont la maxime est: "Agissez énergiquement, et si vous vivez ou mourez ou faites, cela n'importe pas."

Il s'imposa d'abord l'épreuve de la faim, réduisant ses repas à deux par jour, puis à un seul. Et combien maigre cette unique réfection: "Quelques fruits, de l'huile d'olive et du pain, ou bien un peu de riz."

Il combinait avec le jeûne des exercices variés; tels que de joindre ses mains "sur la partie du dos où c'est généralement impossible", ou bien de porter le pouce de son pied droit à son oreille gauche, sans plier les genoux. Il s'appliquait en même temps à retenir son souffle jusqu'à dix minutes et ne respirer que selon certains rythmes. Pour mater son âme aussi bien que son corps, il s'astreignait à des lectures sèches, à des travaux de pure logique. Jeûne spirituel aussi dur que l'autre.

Un vieil auteur disait: "A tel les personnes qui ne mangent pas toujours leur saoul, l'esprit est prompt, et souvent se communique." Notre ascète prétend qu'à ses rudes pratiques il vient

d'acquérir une intelligence plus claire et plus alerte, une intuition plus vive. Mais ce dont il se flatte surtout, c'est d'avoir conquis la maîtrise de soi. Désormais, il gouverne son être physique "comme un cheval sauvage dompté", et son esprit ne lui obéit pas moins. Lisez ce bulletin de victoire: "J'ai vaincu le sommeil, la faim et le vol capricieux des pensées..."

Nol traitement n'est, d'ailleurs, plus économique. Si je suis bien renseigné, l'amide M. William James dépense, en moyenne, pour sa bouche, 20 centimes par jour. Il a des disciples, des "Chélias". Avis aux névropathes qui voudraient s'équilibrer.

Armée et Marine en France.

Chronique parisienne.

Atterrissage d'un ballon militaire français en Belgique.

Le ballon militaire 247 qui a atterri ces jours-ci à Rochefort (Belgique) venait, d'après les renseignements qu'un correspondant de Châlons transmet, du camp de Mailly, où l'on procède actuellement à des exercices de tir sur des ballons; il aura en son câble coupé par un projectile et aura pris la direction du nord pour aller atterrir en Belgique.

On sait que le général Dalaite, gouverneur de Paris, assistait à des exercices de tir d'artillerie; c'est vraisemblablement au cours de ces exercices que la chose se produisit.

Il semble en tout cas complètement impossible que des passagers aient dû se trouver dans la nacelle. On n'a en effet reçu aucune demande d'enquête à l'égard du ballon, lequel dépend l'artillerie actuellement au camp de Mailly, ce qui n'aurait pas manqué d'avoir lieu si l'on avait eu une inquiétude quelconque au sujet d'un personnel militaire.

Quant aux appareils météorologiques retrouvés dans la nacelle, ils se réduisent sans aucun doute à un instrument enregistreur des altitudes et destiné à permettre de connaître la hauteur à laquelle le ballon aura été touché.

Les ouvriers des ports et les fêtes légales.

L'appel adressé aux ouvriers de l'arsenal, syndiqués ou non, pour protester contre les fêtes religieuses imposées aux travailleurs de l'Etat, est demeurée, à Rochefort, à peu près sans effet. C'est à peine si 200 manifestants, sur un effectif de 2,701 ouvriers convoqués à la Bourse du travail, ont pu réussir à se grouper. Très peu de manifestants aussi à Toulon. Le bureau du syndicat a eu une entrevue avec l'amiral Marquis, préfet maritime, qui s'est engagé à transmettre au ministre les doléances des manifestants.

L'Espingole. — On télégraphie de Toulon que les travaux pour le renforcement du contre-torpilleur "Espingole", coulé en 1903, ont recommencé le 15 mai avec un nouveau procédé. On se souvient que de précédentes tentatives avaient complètement échoué.

Le Jules Ferry, dont les réparations sont terminées, a appareillé de Toulon pour les Salines d'Hyères.

Mark Twain et sa mère.

Le célèbre humoriste américain Mark Twain publié dans la "North American Review" la suite de ses souvenirs. Mark Twain était lui-même, de son propre aveu, un enfant fort difficile à élever, mais il avait un frère nommé Henry qui donnait à sa mère les satisfactions les plus vives. Un jour pourtant Henry commut une faute. C'était bien son tour. Il brisa un assortiment de porcelaine auquel la mère des jeunes gens tenait fort. Madame Clemens (la mère de Mark Twain) entra dans une grande colère en apercevant les débris de son sucrier et, sans même s'informer du nom du coupable, elle administra un soufflet retentissant à son fils Mark. Celui-ci protesta avec la dernière énergie: "Ce n'est pas moi. C'est Henry qui a fait le coup." Mme Clemens, à ces mots, éprouva un léger embarras. Mais soudain se ravisa: "Garde ta gifle, dit-elle, mon enfant. Vois-y le châtiement de tant de méfaits que tu as commis en ces jours derniers. — Mais j'ai été, ma mère, d'une sagesse exemplaire pendant toute la semaine", répliqua Mark Twain en froissant sa joue endolorie. Dans ce cas, mon garçon, elle vaudra pour la prochaine fois que tu ne saurais plus tarder à commettre." Convenu par la puissance irrésistible de cet argument, Mark Twain garda sa gifle. Ne s'agit-il que d'"humour" ait été dans cette maison une tradition de famille?

AMUSEMENTS.

WEST END.

Le concert, la représentation de vaudeville et les vues du kinodrome ont été très appréciés par les personnes très nombreuses qui garnissent la plateforme de West End hier soir. Un très intéressant programme est préparé pour la semaine prochaine.

WHITE CITY.

Les applaudissements ont été aussi bruyants que répétés hier au casino de la White City où une troupe d'opéra Olympia donnait une représentation de "Telephus" de Grieg. Le concert et les autres divertissements ont également eu du succès. La semaine prochaine la troupe Olympia jouera "The Runaway Girl", un opéra comique très renommé.

Le général Christmas.

Le général Le Christmas, qui commandait en second l'armée des Honduras dans la guerre récente entre ce pays et le Nicaragua, est arrivé hier matin à la Nouvelle-Orléans et est descendu à l'Hotel Cosmopolitain. Il a été très bien accueilli à la bataille de Lisaba, et il vient de faire sonner.

Arrestation.

Joseph Favalaro, un jeune homme de 17 ans, a été arrêté à l'angle des rues Gravier et Saratoga hier matin par les détectives Brewer et Coye. Il est accusé d'avoir volé le porte-monnaie de Mme B. Bapp contenant une montre en or, une bague et une paire de boucles d'oreilles, le tout évalué à \$200.

A coups de rasoir.

Furieux parce que sa maîtresse refusait de vivre de nouveau avec lui, un nommé George Stevenson a pénétré chez elle la nuit dernière, dans les rues Cohn et Hamilton, et l'a attaquée dans son lit avec un rasoir. La malheureuse s'est défendue de son mieux, mais a reçu de graves blessures au cou, aux joues et aux mains. Un nommé Will Cargo est accouru en entendant les cris de la femme, et Stevenson allait l'attaquer quand l'arrivée d'autres personnes lui a fait prendre la fuite. Il a disparu.

La femme, Mary Stevenson, a été transportée à l'hôpital dans un état critique.

Feuilleton

DE

Abelle de la N. O.

No. 127 Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

AND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

QUATRIEME PARTIE

IX

L'ENFANT MALADE.

(Suite.)

—Et la date de leur naissance est exactement la même!

—Serait-ce possible?.....

—Je n'ai quitté qu'un instant la chambre de cette malade... pour aller me jeter aux genoux de Dieu, pour la supplier que ce soit bien cela... Car je l'aime déjà de toute mon âme... Allez... faites vite maintenant: vous pouvez imaginer avec quelle impatience... quelle terreur... et quelle délicieuse espérance aussi... je vais attendre mon arrêt!

LA FAMILLE

—Ainsi donc... c'était elle!... C'est elle... c'est bien elle! ma pauvre petite chérie... mon enfant... qui a été exposée à de tels dangers... et qui, dans le dévouement, sans la hardiesse de cette brave fille, était irrémédiablement perdue!... Vous aimez-je, vous bénez-je jamais assez, mon Dieu, pour nous avoir encore protégés... malgré le si blâmable mensonge que nous avions commis!... On prétend que la bonté des mères est infinie!... Mon Dieu, qui donc pourra jamais mesurer l'étendue de la vôtre!

Et la duchesse se jetait à genoux et sanglotait éperdument, tandis que Me Malhardy, compulsant les notes, les papiers dont il venait de donner lecture à sa vieille amie, répétait, autant pour lui-même que pour elle, les

conclusions indiscutables auxquelles il avait abouti, dès les premières recherches:

—J'en ai eu la certitude, ma chère duchesse, aussitôt que je me suis trouvé en face de cette chose si simple, mais si essentielle: l'acte de mariage de Pauline Bouchu avec M. Roger Verneuil; car il m'expliquait presque tout.

—Mais, avant de vous dire ma conviction, j'ai voulu l'étayer de toutes les preuves, reconstituer la vie de ces deux enfants, depuis le moment où elles quittaient Londres, en toute hâte, et revenaient se cacher à Paris, où Pauline s'affaiblissait immédiatement d'un nom d'emprunt... dans ce double but, si naturel: que l'on ne sache pas qu'elles étaient filles d'un assassin! et que la justice ne les interroge plus, puisqu'elles seraient été forcées, même la plus petite... c'est-à-dire votre enfant... de déposer contre ce misérable que tout le monde croyait leur père à toutes deux. Ma certitude n'aurait pas été suffisante, si je n'avais retrouvé leur trace dès cette époque même.

—J'y suis parvenu, grâce à l'histoire de ce Roger Verneuil, qui est bien un des meilleurs hommes, un des plus honnêtes, que vous puissiez imaginer, et dont il faut que je vous dise la vie en peu de mots:

—Mari d'une grecque, il était établi, voici quelque vingt ans, rue des Petits-Champs. Il avait,

alors, une petite fortune, des économies plutôt, avec lesquelles il avait acheté le fonds d'une maison de modes, où il était auparavant employé comme comptable et caissier; sa femme ayant du goût, du chic, il espérait le pouvoir augmenter, avec elle, la clientèle de la maison. Malheureusement, elle aimait trop la toilette et les modes pour elle-même, et ne fut que très peu de temps fidèle à son mari. Elle le força, quand même, à des dépenses exagérées, et accomplies dans des circonstances telles que lorsqu'il tomba en faillite, cela frisa de bien près la faillite frauduleuse... c'est-à-dire la prison et le désastre définitif! Ajoutez à cela des billets de complaisance... plus ou moins faux... dans lesquels M. Dulaunier joue un rôle assez louche...

—Quelle misérable, mon Dieu, fit la duchesse, on peut reconstruire au milieu de nous!... Et de tels êtres, qui ont famille, fortune, considération, ne sont-ils pas mille fois plus blâmables que les pauvres gens que le besoin, les duretés de la vie, poussent à l'inconduite, parfois au crime?

—Bref, Roger Verneuil eut pour lui l'estime de nombreux fournisseurs, qui demandèrent, eux-mêmes, que sa faillite fût considérée comme une simple faillite... d'autant plus, ajouta Me Malhardy avec son sourire plus sceptique, qu'il engageait

à consacrer son existence à les rembourser. — Et alors, il est facile de vous représenter ce pauvre homme, très faible moralement et physiquement, car il relevait de maladie, entreprenant, avec de misérables appointements, de gagner pour ses créanciers, un total d'une cinquantaine de mille francs environ. Comme il avait honte d'une déchéance, qu'il n'était cependant guère de son fait, il devait être amené à changer de nom, lui aussi.

—A force d'investigations, j'ai réussi à découvrir, dans l'étude d'un de mes collègues, qu'il avait habité près de Saint-Mandé, où il payait fort régulièrement son loyer et avait gagné l'estime de tous ses voisins, même de sa concubine, qui vit encore. — Or, c'est dans cette maison que la petite Pauline Bouchu s'était transformée en Mlle Jacques Barbier, s'installa à son retour d'Angleterre, et, avec un courage sarthois, entreprit, elle, de gagner son existence et d'élever sa petite sœur. Et il parait qu'elle y parvenait!... Les prodiges que peuvent accomplir, à Paris, certaines ouvrières, demeurèrent toujours pour moi incompréhensibles. — Peut-être, du reste, la chose lui fut-elle devenue bien difficile, à mesure que mademoiselle Frinette grandissait... car, de Française, elle était devenue Française... puis Frinette...

—Le hasard, le bon Dieu, selon qu'on juge les choses de ce monde, fit rencontrer, alors, ces épaves de la vie parisienne: Roger Verneuil... et Pauline Bouchu. Très vite, ils durent s'aimer, se conter, sans doute, toute leur histoire; et, au moment où, dans l'immeuble, la concubine en la souvenir très précis, on commença à chuchoter sur leur compte, ils disparurent. Et on n'en entendit plus parler.

—Et vous avez pu suivre toute cette filière, moi aussi? — Bien plus aisément que vous ne vous l'imaginez, ma chère amie, puisque, par les maisons de commerce où a travaillé Verneuil, j'ai connu ses divers domiciles; et si je n'ai aucun renseignement précis à cet égard, j'imagine très bien pourquoi ces deux êtres, si purs, si honnêtes, se sont aimés sans se marier: c'est que, pour se marier, il faut bien proclamer aux yeux de tout le monde qu'on est; et ils n'ont accompli cet acte que lorsque Roger Verneuil a pu redresser la tête.

—L'année dernière, en effet, il avait déjà remboursé quarante et quelques mille francs sur sa dette... — Comme il faut vite rembourser le reste pour lui, mon bon ami!

—Tranquillisez-vous: c'est une petite surprise qui aura avant longtemps! — Il n'avait pas voulu attendre

—jusqu'au bout, cependant, pour régulariser sa situation avec sa femme, et surtout celle de ses enfants, qui vont faire leur première communion. Et en même temps qu'il louait un nouvel appartement à Passy, où il allait entrer sous son véritable nom, il se mariait, discrètement, à la mairie du Luxembourg... à l'époque, justement, où mademoiselle Frinette les quittait.

—Mais alors... c'est peut-être eux, qui, gênés... auront posé, inconsciemment sans doute, cette enfant à se séparer d'eux? — Je ne le crois pas; et tout ce que m'a raconté Stéphane m'a bien confirmé ce que mes agents, ou moi-même, avons pu recueillir: c'est que, tout enfant, mademoiselle Frinette avait un extraordinaire esprit d'indépendance; que, tout en aimant profondément son beau-frère et sa sœur, elle vivait en quelque sorte éparpillée d'eux... comme si son instinct lui avait fait comprendre qu'elle ne leur appartenait pas.

—C'est bien ce qu'elle m'expliquait elle-même, mon ami! la duchesse, se rasant à côté du notaire et se mettant à compiler, elle aussi, ces papiers, à lire, surtout, la copie de cet acte de mariage, où le nom et l'âge de Pauline Bouchu étaient la preuve indéniable de ce que venait de lui exposer Malhardy, de ce qu'elle avait à peu près deviné elle-même, dès qu'elle avait senti